

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 14 AVRIL 1900

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-nous, par L. Ledieu.—Le R. P. Hage, par F. Picard.—Pâques, par Ulla.—Poésie : La semaine sainte, par A. de Lamartine.—Le souper maudit (avec gravures), par A.-H. de Trémaudan.—Amour suprême, par W. Locat.—Chiffres arabes.—Poésie : Gloire aux muses, par A. Lozeau.—L'œuf de Pâques, par Hortense.—Les deux souffrances, par H. de Forge.—L'esprit de famille, par J. Steeg.—Feu Mme G.-A. Drolet, par F. Picard.—Théâtres.—Roman canadien inédit : Florence (légende historique du Canada), par Rodolphe Girard.—Poésie : Vendredi-Saint, par A. de Bussières.—L'aiglon, par C. Formentin.—Amusements scientifiques.—Poésie : L'enfant et l'étoile, par C. Mendès.—La balle *Dum-Dum*.—L'hostie et les poissons.—Mondanités.—Propos du docteur. Courrier de la mode.—Jeux et amusements.

GRAVURES.—Portrait du R.P. Hage, prédicateur de la station du Carême à Notre-Dame de Montréal : Le duc de Reichstadt.—Les instruments de la Passion.—La grande semaine : Le cri de douleur du Christ.—La grande semaine : Jésus à Gethsémani.—Logique implacable.—Gravure du feuilleton.—Devinette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

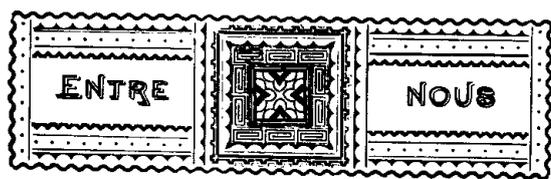
LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



Il y a six mois, au début des hostilités de l'Afrique Sud, je me souviens qu'un jour, en parlant des Boers, une Anglaise qui avait la prétention de connaître le sujet disait pis que pendre de ces pauvres gens qui ont l'audace de défendre leur pays.

—Ces Boers, affirmait la dame en question, ne sont en somme que des sauvages, des bandits, des brutes et je ne conçois pas qu'un homme civilisé puisse s'intéresser à eux.

—Mais, madame, toute l'Europe semble avoir une certaine sympathie...

—L'Europe ! l'Europe ! Pas l'Angleterre, monsieur, et l'Europe devrait comprendre que c'est pour les civiliser que les Anglais veulent annexer leur pays.

—Je comprends : on va les tuer pour leur apprendre à vivre. Il faut avouer que le moyen est un peu... raide, de la part de missionnaires de la civilisation.

—Enfin, vous n'irez pas contester, je suppose, que cette guerre n'est pas aussi juste de la part de l'Angleterre qu'elle est infâme de la part de ces sauvages républicains.

Cette femme était parfaitement convaincue et, sans

connaître un traître mot de l'origine et des causes de la guerre, elle n'hésitait pas à qualifier les Boers d'épithètes très sévères, tant elle était certaine que tout ce que fait l'Angleterre est parfait et pour le plus grand bien du monde entier.

Ce sentiment est général et comme le dit un journaliste français : " Il faut avoir quelque courage pour exprimer en ce moment, en Angleterre, une opinion qui soit contraire à celle de la masse. Si l'on parle en public, on risque de recevoir une grêle de projectiles : si l'on est journaliste, il faut quitter son journal. On a vu le gouvernement ne pas oser, de peur de manifestations tumultueuses, faire accompagner à Bristol la reine par le commandant de place sir William Butler, coupable d'avoir laissé savoir ce qu'il pensait, et aussi ce qu'il redoutait, de la guerre que l'on décidait. Des gens accusés de tiédeur ont été assommés au Stock Exchange. Il existe en ce moment, Outre-Manche, une orthodoxie patriotique dont il n'est pas prudent de s'écarter. Dans cette Angleterre que l'on nous donnait autrefois comme la patrie du raisonnement individuel, de la libre discussion, comme l'idéal à proposer, nous avons vu la réflexion et la conscience personnelle abdiquer complètement, pour le temps présent tout au moins, devant les passions de la collectivité.

Et cependant, il faut le répéter, il s'agit d'une majorité de fort honnêtes gens. Ils sont si certains de leur fait qu'ils s'étonnent, se chagrinent presque de voir la figure des étrangers rester fermée lorsqu'ils viennent naïvement, débordants d'enthousiasme, leur apporter les bonnes nouvelles de l'Afrique du Sud. Ils voudraient savoir qu'ils paçoient pour la délinquance de Ladysmith et la capitulation de Cronje, autant d'étapes parcourues sur la voie de la liberté et du progrès humain. Pour comprendre ce despotisme de leurs convictions, il faut songer à la manière dont leur opinion a été faite et dont ils ont été informés. A cet égard, on peut se livrer à une expérience concluante : tous les Anglais parlent des engagements pris et violés par les Boers ; mais, si on leur demande s'ils connaissent ces traités de 1881 et 1884 qui déterminaient ces engagements du Transvaal, et même les commentaires sur ces traités, les journaux anglais n'ont omis très généralement qu'une chose, c'est d'en publier le texte même. C'était pourtant la pièce capitale du procès ; mais, comme elle se trouvait peu favorable à la thèse impérialiste, on s'est gardé de la produire. Et il en va de même du reste. A l'heure actuelle, les Anglais savent mal ce qu'on pense de leur guerre dans des pays qu'ils tiennent pour amis, comme ceux de leurs " cousins d'outre-Atlantique " ou de leurs " solides alliés " de la péninsule. On leur cache, avec une admirable discipline de presse, ce qui pourrait les gêner. Le numéro du *Times* d'aujourd'hui est encore un bel exemple de cette manière : on y lit, par exemple, des flatteries de ce genre datées de New-York : " L'idée que Cronje luttait pour les droits de l'homme perd rapidement du terrain. " On y voit les journaux infodés à la politique britannique représentés comme étant les seuls impartiaux, les seuls, par conséquent, dont l'opinion compte, et les Grecs eux-mêmes qui sont, dit la dépêche, " un peuple intelligent ", y paraissent pour se réjouir de la capitulation de Cronje. Comment les Anglais échapperaient-ils à un faisceau ainsi lié, et ne considéreraient-ils pas ceux qui les critiquent comme une quantité négligeable sinon méprisable ?

Ces réflexions calmes et froides sont fort justes et nous en savons quelque chose au Canada où l'on risque fort de passer pour être déloyal et traître à la couronne anglaise si l'on s'avise de différer d'opinion avec la masse.

Et puis il y a aussi la question de *respectability* qui s'impose. On ne pourra jamais faire entrer dans la tête de la dame dont je parlais tout à l'heure, que des gens qui ne portent pas de chapeau haute forme, ne mangent pas de saumon, ne fument pas le cigare et ne retroussent pas le bas de leurs pantalons en Afrique quand il pleut à Londres, puissent être des *gentlemen*.

Au reste, ce qui prouve bien l'infériorité profonde de ces Boers, c'est qu'ils en sont arrivés à un tel degré de manque de sens moral qu'ils ne peuvent pas comprendre l'ineffable bonheur qu'ils éprouveraient en vivant sous la tutelle de l'Angleterre et qu'ils semblent vouloir persister à conserver leur indépendance. Leur ignorance est incroyable et poussée à un tel point qu'ils ont acheté leurs canons et leurs armes en France

et en Allemagne, au lieu de les faire venir d'Angleterre.

Enfin de quelque côté qu'on les examine, on ne peut voir en eux que des bandits et des sauvages.

Mais alors comment expliquer ce fait que la reine ait écrit à la veuve du général Joubert et que lord Roberts ait envoyé une lettre de condoléance au président Kruger ?

Eh bien, quoi qu'on en puisse dire, il ne semble pas que l'orthodoxie patriotique de la masse soit bien d'accord avec les principes de liberté que l'on dit toujours n'exister qu'en Angleterre dans toute leur étendue possible, car on peut contester la légitimité d'une guerre sans pour cela être déloyal le moins du monde.

Je me souviens de la guerre du Mexique et de la manière très libre dont on en discutait l'à propos en France. Jamais guerre ne fut plus impopulaire et cependant cela n'empêchait nullement les Français de féer avec enthousiasme les victoires des armes françaises.

Le peuple n'aimait pas cette guerre, il le disait bien haut, et cependant c'était sous l'empire, dont le régime n'était pas bien tendre pour les mécontents.

Ce qui se passe actuellement en Angleterre est un exemple de ce que peut produire le chauvinisme poussé à l'extrême, mais le temps réduira les choses à leur véritable valeur et le bon sens reprendra la place qui lui appartient.

Cette malheureuse guerre finira, les cerveaux se refroidiront et quand le peuple anglais règlera ses comptes avec les auteurs de cette aventure, il sera peut-être beaucoup plus sévère que ne le sont maintenant ceux qui critiquent son emballement.

** Voici encore qu'un anarchiste vient de commettre plus qu'une faute, une sottise, mais une de ces sottises que la loi qualifie de crime avec raison.

J'ai dit une sottise avec intention, car la tentative d'assassinat commise contre le prince de Galles n'est pas et ne peut être autre chose au point de vue politique, socialiste et anarchiste.

Tuer un prince héréditaire ou un roi n'est en effet autre chose qu'une infamie, une canaillerie qui ne peut avoir aucun résultat dans un pays monarchique, puisque quand le roi meurt on crie : " Vive le roi. "

Il en est de même d'un président de république, car le président comme le roi ne représente autre chose que l'exécutif et que l'exécutif ne meurt pas.

Voici les détails du crime commis par ce bandit :

Une enquête a prouvé que cette tentative a été préméditée. L'interrogatoire du prisonnier a duré quatre heures, et il en résulte qu'il a été poussé au crime par une personne inconnue qui l'a engagé à acheter un revolver dimanche, sur le vieux marché, pour trois francs. En compagnie de cette personne, Sipido assista, mardi, à une réunion dans le théâtre Flenish, et de là ils se sont rendus à la Maison du Peuple, où ils ont bu. Ils sont allés ensuite chez un marchand de vin où Sipido a écrit une lettre dans laquelle il disait qu'il avait obtenu de l'emploi. Du marchand de vin, Sipido s'est dirigé vers la station du chemin de fer, et s'est informé de l'heure de l'arrivée du train. Un peu plus tard, il est entré dans un café du voisinage et s'est caché dans la lavanderie pour charger son revolver.

Sipido refuse de donner le nom de son compagnon, qui, dit-il, est un jeune homme un peu plus âgé que lui. Après que Sipido eut été logé dans une cellule de la prison, le magistrat s'est rendu à la résidence de ses parents. Le magistrat est convaincu que Sipido n'a pas dit toute la vérité et qu'il veut sauver quelqu'un.

Sipido a passé l'après-midi à la Chambre des députés. Lorsqu'il s'est rendu à la station du chemin de fer, il a demandé à la première personne qu'il a rencontrée où était le prince. Cette personne a répondu : " Le monsieur qui est coiffé. " A ce moment le prince prenait un siège et un servent de table lui apportait un bol de thé. Sipido a attendu jusqu'à ce que le domestique fut éloigné, et il s'est ensuite élancé vers la voiture.

L'épilogue de ce drame est bien simple.

L'assassin sera condamné et le prince de Galles ne s'en porte pas plus mal.

Tout est bien qui finit bien.

** Les incendies récents qui ont détruit trois